

**L'HOMME**

**L'Homme**

Revue française d'anthropologie

229 | 2019

Varia

---

## Clifford Sather, *A Borneo Healing Romance. Ritual Storytelling and the Sugi Sakit. A Saribas Iban Rite of Healing*

Pascal Couderc

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/33771>

ISSN : 1953-8103

### Éditeur

Éditions de l'EHESS

### Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2019

Pagination : 207-209

ISSN : 0439-4216

### Référence électronique

Pascal Couderc, « Clifford Sather, *A Borneo Healing Romance. Ritual Storytelling and the Sugi Sakit. A Saribas Iban Rite of Healing* », *L'Homme* [En ligne], 229 | 2019, mis en ligne le 01 mars 2019, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/33771>

---

---

**Clifford Sather**  
***A Borneo Healing Romance.***  
***Ritual Storytelling and the Sugi Sakit. A Saribas Iban Rite of Healing***  
 Philips, Borneo Research Council, 2017, 559 p., bibl., index, ill., fig., carte  
 («Borneo Classic Text Series of Oral Literature» 8).

UN RÉCIT ayant pour objet un rituel dans lequel est enchâssé un récit, voilà en résumé ce que propose Clifford Sather dans ce livre consacré au *Sugi Sakit*, rite de guérison d'un genre particulier en usage chez les Iban de la rivière Saribas jusqu'à la fin du siècle dernier. Clifford Sather en a retrouvé le dernier spécialiste vivant, qui le lui a décrit comme s'il exécutait une vraie cérémonie et en a interprété, devant lui et un petit auditoire familial, les parties chantées, le tout enregistré et méticuleusement retranscrit à l'intention du lecteur. Les conditions de cette reconstitution – sans patient, sans invités et sans mise à mort d'animaux – n'en affectent pas fondamentalement l'intérêt ni la valeur ethnographique, vu le caractère oral de ce rituel qui consiste à traiter un patient en lui racontant une histoire. Tout au plus le lecteur pourra-t-il trouver parfois un peu fastidieuse et redondante la présentation de longs extraits bilingues d'entretiens avec le spécialiste, dans lesquels l'anthropologue puise au fur et à mesure pour rédiger ses propres commentaires descriptifs et analytiques.

Clifford Sather commence (chap. III) par situer le *Sugi Sakit* parmi d'autres catégories de rites connues chez les Iban, en

s'appuyant notamment sur les études qu'il a consacrées précédemment au chamanisme. Le *Sugi Sakit* n'est pas le seul de ces rites dont les invocations ont un caractère narratif marqué. L'auteur les compare avec celles des rites chamaniques, qui décrivent les voyages effectués par le chamane dans le monde invisible pour traiter différentes composantes de la personne du patient. Une autre grande catégorie de rites, incluant aussi des rites curatifs, est celle des *gawai*, dont les spécialistes sont appelés «bardes» par les ibanologues – Sather parle de *priest bards* –, terme qui décrit le rôle plus liturgique qu'ils jouent comparé aux chamanes et, surtout, la similitude qui existe entre les chants des rites bardiques et les poèmes épiques, dont les bardes sont souvent également des experts. Puisant à la même source mythologico-littéraire et décrivant certains parcours communs sur terre et dans les domaines des esprits et des dieux, ces chants ont non seulement une ressemblance étroite avec les poèmes épiques, mais en invoquent directement les héros aux côtés des divinités célestes. Chants bardiques et récits épiques appartiennent, en outre, à un même genre linguistique ou registre poétique dont l'auteur décrit en détail les caractéristiques

prosodiques et lexicales (chap. IV). Comme ce dernier le remarque (p. 67), l'utilisation des mêmes genres à des fins rituelles ou de divertissement se rencontre dans d'autres sociétés de Bornéo. Il cite l'exemple des Uut Danum et des Ngaju, mais des indications sporadiques dans la littérature suggèrent que ce qu'on peut appeler le modèle du « prêtre conteur » pourrait être beaucoup plus répandu que cela. Dans certains cas, comme chez les Iban, le rôle de ce spécialiste du rituel qui est en même temps un spécialiste de littérature orale se distingue de celui du chamane, même si parfois les deux rôles sont cumulés par les mêmes individus ; dans d'autres, comme chez les Uut Danum, ils se confondent.

Avec le *Sugi Sakit*, qui fait partie des rites bardiques, l'élément narratif devient encore plus important et acquiert une autonomie presque complète au sein du rituel. En effet, la partie centrale de ce rite, celle dont dépend son efficacité pour la guérison recherchée, est un long récit concernant le bachelier Sugi, alias Keling, héros de la tradition épique des Iban. Savamment transcrit, traduit, annoté et commenté par Clifford Sather avec le concours d'un collègue iban, ce récit chanté qui raconte les aventures guerrières et amoureuses de Sugi remplit à lui seul plus de 300 pages de l'ouvrage, dont il fait une contribution de premier ordre à l'étude des épopées orales bornéennes. Par son contenu, l'épopée de Sugi n'a, à première vue, aucun rapport avec le but du rituel, et son action n'est pas située dans l'ici et maintenant d'une invocation mais dans un « monde narratif » créé par la performance du chanteur – monde narratif plutôt que fictionnel car, comme le souligne très bien l'auteur (p. 16), pour les Iban, les héros immortels de l'épopée, bien qu'associés au passé, continuent de coexister avec eux dans le présent.

Deux épisodes, au début et à la fin du récit, concentrent le pouvoir guérisseur du rituel, alors que le reste de l'épopée est chanté principalement pour le divertissement des auditeurs. Au début du récit, une longue maison est plongée dans un état de confusion dû à l'absence de successeur pour

son chef vieillissant ; il faut donc attirer un visiteur masculin – ce sera Sugi – au moyen de charmes de séduction. Cette situation n'est pas sans lien avec celle qui prévaut au début du rituel où l'on cherche à attirer l'attention des dieux et des esprits sur le sort d'un patient que d'autres rites de guérison n'ont pas réussi à soigner, intention qui se marque également dans le dispositif rituel consistant à installer le patient sur une plateforme spéciale, à la vue de tous, au centre de la galerie commune. Sather rapproche le héros Sugi du motif du *roi étranger* de la mythologie austronésienne, illustré par exemple par le dieu Lono apportant chaque année la fertilité à Hawaï (pp. 504-505). L'idée selon laquelle un pouvoir de transformation associé à l'étranger doit être capté au profit de la société hôte est certainement féconde pour la compréhension du rituel et de l'efficacité qu'on lui prête, comme l'illustre le chapitre de conclusion (« Love, Beauty, and Healing »), dans lequel l'auteur avance en outre, un peu gratuitement, que le récit dans son ensemble, par son aspect merveilleux, contribue à réorienter la conscience qu'a le patient de son corps souffrant vers le monde. Mais le rapprochement a ses limites, car le héros qui se présente au début de l'histoire avec les attraits du bel étranger se révèle ensuite être le cousin germain de l'héroïne locale qu'il a épousée. Comme l'indique d'ailleurs Clifford Sather un peu plus loin (p. 507), le mariage idéal chez les Iban cumulerait plutôt les avantages de l'endogamie et de l'exogamie, les conjoints étant souvent des membres d'une même parentèle cognatique originaires de longues maisons différentes. Du reste, puisque les ancêtres des Iban et les héros culturels vivaient ensemble aux temps mythiques avant de se séparer, ceux-ci déménageant vers le ciel alors que les Iban restaient sur terre (p. 53), ce n'est pas en complet étranger que Sugi va intervenir directement dans le rituel, mais plutôt comme un lointain cousin.

Une jonction entre récit et rituel s'opère en effet lors de l'épisode final du récit, mettant en scène une fête de type *gawai* organisée par le héros pour célébrer ses

exploits guerriers. S'adressant aux invités de ce « rituel dans le rituel » (chap. XVI), au nombre desquels figurent des dieux guérisseurs, Sugi les invite alors à se mettre en route sans retard pour le monde des humains, où une personne malade réclame des soins (p. 439). La suite du chant raconte l'arrivée de Sugi et de ses amis à la longue maison – celle où le *Sugi Sakit* a lieu – et l'application de charmes de guérison sur le corps du patient, etc. Après quoi le chanteur se lève de sa balançoire, se dirige vers le patient et accomplit brièvement ces mêmes actes rituels qu'il vient de décrire dans son chant ; puis il retourne sur sa balançoire pour renvoyer les acteurs du récit vers leurs domiciles célestes.

Ainsi le personnage Sugi est-il transporté du monde narratif dans le monde réel, à moins que ce ne soit l'histoire de Sugi qui élargisse son cadre au point d'envahir l'espace de sa propre narration. Ce double effet de mise en abyme, du récit par le rituel et du rituel par le récit, peut provoquer chez le lecteur le même étonnement qu'on peut éprouver comme spectateur devant ces films de Buster Keaton ou de Woody Allen où les personnages sortent de l'écran pour entrer dans la salle de projection, et *vice versa*. Mais le spectateur iban, qui n'oppose pas fiction et réalité, narration et rituel, n'y trouve sans doute rien à redire. Pareille compénétration d'une activité rituelle et d'un récit épique n'a pas, semble-t-il, d'équivalent documenté dans l'ethnographie bornéenne, mais elle n'est pas sans évoquer le théâtre d'ombres et d'autres formes similaires mêlant rituel et divertissement dans le monde malais ou à Java. Clifford Sather y fait une brève allusion (p. 47, n.) pour souligner qu'un même terme *main* signifiant « jouer », dans un sens pouvant être ludique ou dramaturgique, est utilisé pour décrire la performance du *Sugi*

*Sakit* et celle du *main puteri* en péninsule malaise. On pourrait sans doute pousser la comparaison plus loin, notamment avec certaines représentations du théâtre d'ombres organisées à des fins rituelles. On trouve en particulier dans le *wayang purwakala* javanais le même emboîtement réciproque entre un récit mythologique – soutenu cette fois par un spectacle de marionnettes – et un rituel, en l'occurrence d'exorcisme. Comme dans le *Sugi Sakit*, le récit incorporé au rituel se déplace du ciel vers la terre pour se rapprocher progressivement des circonstances, sinon du lieu même du rituel, dont les commanditaires sont représentés dans la pièce par des marionnettes humaines génériques. Et, comme le barde iban, le marionnettiste javanais est un conteur qui se mue en officiant rituel à la fin de la représentation pour réaliser, en acte, le rite de purification dont l'origine mythique est racontée dans la pièce<sup>1</sup>.

Délaissant ces aspects comparatifs au profit d'une analyse textuelle précise et approfondie, le livre de Clifford Sather s'adresse, au-delà du cercle des bornéologues, aux lecteurs intéressés par le genre épique – et prouve, s'il en était besoin, la pertinence d'une analyse inspirée de la théorie orale de Milman Parry et Albert Lord –, ainsi que par les rapports entre rituel et littérature orale. Il faut aussi souligner la grande valeur artistique de l'épopée de Sugi, jusqu'ici inaccessible à un public non iban, et la qualité de sa traduction.

Pascal Couderc

1. Cf. Stephen C. Headley, *From Cosmogony to Exorcism in a Javanese Genesis. The Spilt Seed*, New York, Oxford University Press, 2000 (en particulier le chapitre II).